Elena Casadei and Roberto Polito). There is no sense, however, in which any of these articles can be regarded as obsolete, and Harig's research deserves the recognition provided by its re-publication. This volume constitutes a fitting tribute to an important historian of medicine.

David Leith, London (UK)

Harvey e Padova. Atti del Convegno celebrativo del quarto centenario della laurea di William Harvey, Padova, 21–22 novembre 2002. A cura di Giuseppe Ongaro, Maurizio Rippa Bonati, Gaetano Thiene. Treviso, Antilia, 2006. XXI, 459 p. Ill. (Contributi alla storia dell'Università di Padova, 39). € 28.–. ISBN 88-87073-76-7.

William Harvey est sans doute un personnage de poids dans l'histoire de la médecine: ses travaux, dont la théorie de la circulation du sang en 1628 notamment, lui ont réservé une place de choix dans l'historiographie, comparable uniquement – du moins pour l'époque moderne – à celle qu'occupe André Vésale. Deux savants traditionnellement tenus pour (re)fondeurs de champs entiers du savoir médical, artisans et responsables de l'avènement d'une nouvelle anatomie (Vésale) et d'un nouveau paradigme en matière de physiologie (Harvey). Deux savants qui ont en commun, par ailleurs, un lien étroit et décisif avec l'Université de Padoue. L'anatomiste flamand y a enseigné et préparé son grand ouvrage *De humani corporis fabrica* (1543); l'Anglais y fit, quelques décennies plus tard, ses études de médecine, qu'il acheva en 1602. A l'occasion du quatrième centenaire de cet événement, la période de formation de Harvey dans l'«Ecole» que Vésale décrivait au XVI^e siècle comme «la plus célèbre de l'univers» a fait l'objet d'un congrès dont le livre *Harvey et Padova* recueille les actes.

Ouvrage collectif donc, ouvrage de commémoration aussi, deux traits qui font les principales faiblesses du volume: inégal selon les auteurs des différents chapitres d'une part, présidé d'autre part par un esprit de célébration qui bride les élans de rénovation historiographique qu'aurait pu marquer l'entreprise. Ainsi, la circulation du sang dont il est question dans plusieurs des textes, y est présentée – à l'exception du très bon article d'Adelino Cattani sur son «invention» – comme une «découverte», confortant ainsi les approches classiques de l'histoire de la médecine consistant à naturaliser un objet théorique. De même, le vocabulaire souvent encomiastique employé à l'encontre de Harvey renvoie, ne serait-ce que sur le plan du style, à la thématique d'arrière-garde du «génie». On aurait souhaité par ailleurs, même dans un ouvrage consacré essentiellement à revisiter les années padouanes de Harvey, qu'une place soit accordée aux controverses autour de la circulation sanguine, dès lors que ces idées ne se sont pas immédiatement imposées comme une évidence au XVII^e siècle.

On signalera néanmoins les contributions tout aussi érudites qu'éclairantes concernant le rôle heuristique joué chez Harvey par la conception aristotélicienne du cercle (Lino Conti), l'organisation sanitaire de la République de Venise dans les dernières décennies du XVI^e siècle et les premières du XVII^e (Alessandro Pastore) ou encore les relations de William Harvey avec d'autres savants de son époque – Cesare Cremonini (Giulio Pagallo), Galilée (Ugo Baldini), et quelques-uns de ses maîtres padouans moins connus (Massimo Rinaldi).

Dans son ensemble, et bien que décevant sur plusieurs aspects, le livre apporte des éléments utiles, parfois nouveaux, sur le plan des données historiques. Il ouvre également, aussi bien par ses mérites que par ses lacunes, des pistes de réflexion sur les rapports entre les matériaux biographiques et les enjeux intellectuels dans l'histoire de la médecine. Il confirme enfin, quoique partiellement, l'intérêt que peut représenter, en dépit d'une bibliographie déjà foisonnante, le retour sur des savants et des idées dont on aurait tort de penser qu'on en a quasiment tout dit.

Rafael Mandressi, Paris (F)

Heyll, Uwe: **Wasser, Fasten, Luft und Licht**. Die Geschichte der Naturheilkunde in Deutschland. Frankfurt, New York, Campus Verlag, cop. 2006. 310 S. Ill. Fr. 52.20; € 29.90. ISBN 3-593-37955-4.

Heutzutage würde der «naturheilkundlich orientierte Arzt» oder «Komplementärmediziner» ebenso zu Technik, Apparaten und Rezeptblock (!) greifen wie ein Schulmediziner. Die ursprünglichen Verfahren der Wasser-, Licht- oder Bewegungstherapie träfe man viel häufiger in der Kur- oder Rehabilitationsmedizin an (12). Demnach scheine sich im «Bereich der Medizin, der sich mit dem Begriff der Naturheilkunde verbindet», ein «dramatischer Wandel» ereignet zu haben. Diesen darzustellen und zu erklären, müsse im «Zentrum jeder umfassenden Betrachtung der Geschichte der Naturheilkunde stehen» (12). Dazu sei das ursprüngliche Naturverständnis der Naturheilbewegung zu rekonstruieren und dann dessen Modifikationen zu verfolgen.

Heyll will also einen fraglos auffallenden Wandel der medizinischen Praxis erklären, indem er die Ideengeschichte der Naturheilverfahren analysiert. Es kann dahingestellt bleiben, ob er die Veränderungen innerhalb der naturheilkundlichen Praxis richtig gewichtet – was sich bestreiten lässt –, denn quantitative Belege zu den gebotenen Eindrücken bleibt der Autor dieses Buches zumeist schuldig. Jedenfalls ist schon der Ansatz, den gesamten medikalkulturellen Wandel der letzten 180 Jahre als Ergebnis der Ideenentwicklung deuten zu wollen, erstaunlich.

Auf dieser Ebene bietet das Buch aber durchaus solide Analysen. Heyll registriert die Anregungen der Patienten für die frühe Entwicklung der Wasserheilmethoden ebenso wie die Abgrenzungsversuche der Naturheilkunde von der Wasserbehandlung (37). Auch zeigt er, wie sich die Hauptvertreter der einzelnen Generationen hinsichtlich ihrer ärztlichen oder nichtärztlichen Vorbildung unterscheiden. Ein positives Naturkonzept, das den Weg zur Heilung offenbare, Verstandesoptimismus und Vernunftkritik werden als grundlegende Charakteristika der frühen Jahrzehnte herausgearbeitet. Kritik an der Medizin wegen deren Technisierung, Industrienähe, ihrer Modeoperationen sowie der Tierversuche ist späterer Ausdruck dieser Position. In der Skepsis gegenüber Tuberkulin oder Salvarsan manifestiere sich ähnliche Ablehnung. Heyll bringt das griffig als Erbe der Aufklärung und Weltflucht auf den Begriff (105f.). Einfachheit sei ein Schlüsselbegriff, bei der Diätfrage Genügsamkeit und Unverdorbenheit (135). Insgesamt konstatiert Heyll ein – aus seiner Sicht irrationales – Ideenkonglomerat, das durch einen unbedingten Glauben an das Heilungsversprechen der Natur gekennzeichnet sei, deren Kräfte nur mobilisiert werden müssten. Spätere begriffliche Differenzierungen zwischen Naturheilkunde und Na-